

Le cercueil était fait de sapin, une couronne d'immortelle placée sur le couvercle annonçant à tous qu'une jeune fille, victime de la misère et de la faim, avait payé à son tour le tribut force de la nature.

Elle était tombée comme ces fleurs délicates des champs qui rencontrent la faulx du moissonneur, et un tombeau allait devenir la réalisation de ses rêves, de ses illusions brutalement détruites.

Bientôt les lumières s'éloignirent, l'officiant était disparu par le corridor de la sacristie, un silence solennel régnait partout, il ne restait plus qu'une pauvre bière, que des porteurs disposerent sur le brancard des morts, et le convoi se mit en marche.

Trois personnes suivaient, vêtues d'habits communs mais propres; sur leurs figures la douleur se lisait en caractères indelebiles.

Au même moment où le cortège funèbre franchissait avec le cadavre la grande porte, deux jeunes gens, se tenant par la main, sortaient de la Basilique, par l'une des portes latérales.

A voir leur joie, le luxe de leur costume, la couronne qui couvrait la tête de l'une d'eux, il était facile de découvrir que l'église venait de leur sourire, tandis qu'elle pleurait dans une autre chapelle. Un mariage à côté d'un enterrement, une couronne sur la tête d'une fiancée, une couronne sur une tombe, quel contraste, et n'est-ce pas la deux chapitres de la vie humaine, ayant chacun leurs vérités et leurs enseignements.

**

Au sortir de Notre Dame, je pensais intérieurement à ces deux scènes si réelles du roman de notre existence, quand une expression empruntée au vocabulaire des marchands de chevaux vient couper court à mes réflexions.

Je levai les yeux assez à temps, pour recevoir d'une demoiselle allemande de mes connaissances, un salut roide et protecteur, comme en font les cochers de bonne maison à leurs camarades.

J'eus de la peine à la reconnaître, tant ses traits étaient défigurés, son visage d'une couleur pourpre de joli qu'il est avait l'air tout à fait désagréable par la tension que les muscles paraissaient endurer. Je la regardai s'éloigner, la tête rejetée en arrière, les bras tendus, les épaules disloquées, conduisant deux magnifiques chevaux attelés à un sleigh du meilleur goût.

Elle maniait le fouet comme un palfenier de première force, et semblait rechercher l'admiration des passants, plutôt pour son habileté à conduire des bêtes, que pour ses charmes. Comment peut-il se faire, me disais-je à moi-même, qu'une femme cherche ainsi à jouer un rôle qui ne peut la rendre que ridicule et déplacée. Une jeune fille, pour développer ses forces a-t-elle besoin de se livrer à un exercice qui lui donne des traits masculins, des manières peu élégantes, la privant par là même des qualités qui sont l'apanage de son sexe.

Que deviendra cette timidité qui nous enchanter, cette douceur qui nous seduit, cet abandon qui semble réclamer la protection de l'homme. Heureusement que ces réflexions ne peuvent s'adresser à nos familles canadiennes qui ne me paraissent pas avoir été atteintes de la contagion de cette plaie, car autrement, j'aurais gardé silence, me contentant d'indiquer le remède, sans faire connaître la gravité du mal.

**

Je ne vois sur les journaux quotidiens, depuis quelque temps, que nouvelles du prince Bonaparte et de Rochefort, qui me fait l'effet, suivant Dame rumeur et la teneur de ses écrits, d'être par parenthèse un *fameux polisson*.

Aussi les cartels lui pleuvent-ils dru sur le dos, comme l'une de ces bonnes grâces d'automne. Il se garde bien d'accepter par prudence sans doute, plus encore parce qu'il est, dit-on, le représentant des droits du peuple parisien, qui lui a défendu de se battre.

Or, quand le peuple parle, il faut obéir, et Rochefort est trop bon enfant pour donner le signal d'une révolte à pareille autorité.

Donc, c'est bien arrêté, décidé, il refusera tous les duels possibles, quand bien même l'état major de "La Marseillaise" serait passé au fil de l'épée, et qu'il resterait seul sur le terrain pour venger ses amis.

Qui sait, si avant longtemps les faveurs populaires, subissant les fluctuations de la Bourse, dans un moment de baissé, ne renverseront pas cette idole d'un jour, l'envoient rejoindre ses prédécesseurs, dans l'oubli du passé.

Toutefois quoiqu'il arrive, cette avalanche de cartels me remet en mémoire l'histoire inédite d'un duel, qui a eu lieu, plusieurs années passées, en Pologne, cette terre classique du patriotisme. Un acteur, dont le talent de contrefaire les manières, de singer les costumes, le langage, d'un chacun de se grimer avec une habileté qui frise la perfection, jouait sur l'un des principaux théâtres de Varsovie. Un prince russe habitait cette ville, sa haine des Polonais, ses persécutions, son zèle pour la cause du Czar, le tout ensemble, lui avait attiré l'inimitié de l'acteur.

Un soir, que son Altesse assistait à une représentation d'une pièce comique, notre acteur était paru sur la scène, remplissant l'un des principaux rôles.

Sa figure, son costume, sa démarche, son parler étaient si frappants de ressemblance, que chacun dans la salle, en cherchant des yeux, n'avait pas tardé à s'apercevoir, que le russe allait faire les frais de la soirée.

C'était en effet si bien lui, que les gens avaient regardé à deux fois dans sa loge, pour détruire leurs illusions.

Le succès de la pièce dépassait l'attente du directeur, la Russie était enfoncée, la Pologne vengée.

Jamais homme ne fut plus impitoyablement raillé, déchiré, déchiqueté en cette circonstance, que le sujet de l'Empereur Moscovite.

Le rideau venait de tomber aux applaudissements de la foule, qui avait appelé son favori.

Pendant ce temps, le russe, la haine dans le cœur, avait tracé au crayon quelques lignes, puis les remettant aux mains de deux amis, ces derniers étaient disparus derrière les coulisses. L'acteur était tranquillement à se desha-

biller, savourant les délices de la soirée, quand on frappa à la porte de son alcôve.

En ouvrant, il aperçut deux hommes vêtus en militaire qui lui remirent une lettre conçue en ces termes.

Monsieur,

"J'ai été cruellement insulté, et des outrages de ce genre ne se lavent que dans le sang. Le duel sera un duel à mort, car un de nous deux restera sur place (ces derniers mots étaient soulignés.) A titre d'insulté, je choisis l'épée."

(Signé) PRINCE*****

Je ne me rappelle pas le nom, mais ce que je sais, c'est qu'il rimait avec Whisky.

J'accepte, avait répondu l'acteur en souriant après la lecture de ce billet.

Les témoins respectifs s'étaient entendus sur le local, et les conditions du duel.

Le jour fixé, le russe, ses seconds et un chirurgien, étaient rendus sur le terrain.

La méntrière à la main, chacun attendait l'acteur, dont le courage ne pouvait mettre en doute l'arrivée, mais l'heure avançait et rien n'apparaissait encore.

L'impatience les gagnait, déjà on le traitait de lâche, quand on vit arriver par le chemin public, notre acteur perché sur un fourgon d'ambulance. Placé dans l'attitude d'un combattant, il eut été difficile de dire si c'était un être humain, un arsenal eût mieux justifié la comparaison. La tête disparaissait sous un énorme casque romain, appartenant à l'un des compagnons de Germanicus, sa main gauche tenait une pique d'une dimension respectable, sa droite s'appuyait sur une hache gauloise, une cotte maille protégeait sa poitrine, et à ses côtés, tous les engins de guerre connus lui servaient de rempart.

Il était impossible de retenir le rire en face d'une pareille caricature, mais la colère avait bien vite refoulé cette gaîté forcée, et l'offensé se tournant du côté de l'acteur, "de ce duel," lui dit-il.

"Un de nous deux restera sur place."

"Je suis on ne peut plus sérieux, repliqua le Polonais, et pour preuve que j'ai bonne mémoire je vous dirai, que si l'un de nous deux doit rester sur place—"

Eh bien restez, moi je fiche mon camp.

La dessus, il tourna sa voiture et reprit tranquillement la route de Varsovie, laissant le russe maître du terrain sans contestation.

Si jamais le fameux journaliste révolutionnaire veut prendre la recette, concernant la manière de régler ses différends, je lui cède celle-ci de grand cœur, persuadé qu'il s'en trouvera toujours bien.

J'abandonne le fauteuil du chroniqueur, en vous laissant deux jolies phrases, dont je ne puis m'attribuer la paternité.

Elles vous feront oublier les miennes, et je n'en serai pas fâché.

Vous y verrez que l'esprit et la galanterie peuvent se donner la main sans se blesser.

"L'Amour est le revenant de la beauté (disait hier à table l'une des plus charmantes et spirituelles femmes de notre ville.)

"Madame, lui répondit un convive, vous devez être bien riche, si tous vos débiteurs vous paient.

AD. OUIMET.

Les dépêches au sujet de l'arrestation de Riel n'étaient pas exactes. Le chef des insurgés n'a pas été arrêté : on le dit même plus influent que jamais, quoiqu'il ait rencontré certains mécontentements et quelques résistances chez ses partisans depuis quelque temps.

Les habitants du Nord-Ouest font, en ce moment, des assemblées pour délibérer sur les moyens à prendre pour sortir de la crise où ils se trouvent et pour conférer avec le gouvernement canadien.

Terreneuve et l'Île du Prince Édouard hésitent à entrer dans la Confédération. Le gouvernement de cette dernière province vient d'être condamné, par la Chambre d'Assemblée, à cause de ses sympathies pour l'Union Fédérale.

Le prince Arthur est à Boston : il sera bientôt en Canada. Quel dommage qu'il ne lui prenne pas envie de publier ses impressions de voyage. Nous aimerais à connaître son opinion sur la société américaine. Quelle magnifique aubaine pour un journal que des correspondances signées par le prince Arthur !

Nous ne serions pas surpris que quelqu'un de nos audacieux confrères ne songeât à obtenir une pareille faveur. Nous sommes certains que le prince ferait bien des jaloux, c'est sans doute pour cela qu'il n'écrira pas.

Heureux prince, qui est forcé de ne pas écrire, pendant que tant d'autres sont forcés de le faire.

Pourtant, s'il savait comme ça paie d'être journaliste en Canada, qui sait ce qu'il ferait ?

On ne voit partout sur la façade des maisons, à Montréal, que des affiches avec ces deux mots significatifs : A louer. Heureux ceux qui ne son pas propriétaires cette année ! Ces pauvres propriétaires, ils vont être obligés de payer les gens pour rester dans leurs maisons ; pour dire la vérité, il est juste que les locataires aient leur tour, il y a assez longtemps qu'ils paient. Aussi il y en a plusieurs qui se préparent de se faire prier longtemps avant d'accepter les offres de messieurs les propriétaires, afin d'avoir plus de chance au printemps.

Une compagnie d'omnibus de Londres a transporté vingt millions de passagers dans les premiers six mois de 1869 !

TENTATIVE D'ASSASSINAT DU PRINCE ARTHUR.

Des dépêches télégraphiques annonçaient, lundi dernier, que la vie du prince Arthur avait été en danger la veille au soir.

Le prince qui logeait au Brevoort House de New York, était à la veille de sortir de son hôtel pour aller chez le juge Slaughter, lorsque la Police, avertie qu'un complot avait été tramé contre lui, arriva à la hâte sur les lieux.

Elle trouva autour de l'hôtel des individus à figure sinistre qui refusaient de rendre compte de leur conduite et de se retirer et tirèrent des pistolets de leurs poches en témoignage de leurs intentions. La police appela du renfort et attaqua les brigands, qui ripostèrent par des coups de pistolet. Après une lutte assez vive, cinq de ces derniers furent arrêtés. Ils portent tous des noms irlandais ; ils ont refusé de donner des explications sur leur conduite.

Trois jeunes enfants, dont le plus âgé avait douze ans, disparurent le premier jour de l'an, de leur famille, qui réside dans un village du New Jersey. Les parents et amis, remplis d'inquiétude, se mirent à les chercher dans toutes les directions, et trouvèrent au bout de quelques jours leurs corps inanimés au pied d'une montagne, à deux milles du toit paternel.

Les pauvres enfants s'étaient égarés, et après avoir marché pendant longtemps, ils étaient tombés et morts de faim. Le plus âgé, dans les tortures de l'agonie, avait dû déchirer la chair de ses bras avec ses ongles. On a trouvé à côté d'eux un petit panier et quelques écailles de noix. Le corps du plus jeune, qui n'avait que cinq ans, était couvert des vêtements de son frère ainé.

Tous ceux qui virent cette triste scène ne purent s'empêcher de verser des larmes abondantes.

Une jeune fille a sauvé dernièrement sept enfants d'une maison en flammes où les pompiers n'osaient pas entrer. L'Empereur et l'Impératrice lui ont fait de splendides présents pour la récompenser de son héroïsme.

L'Empereur de Russie est, dit-on, atteint de la maladie dont mourut Nicolas, son père, l'hypocondrie. De fort et robuste qu'il était, il est devenu faible et décharné : il est sombre, inquiet, et refuse souvent de manger, et reste enfermé de grandes journées. Et on dit : heureux comme un roi !

Est-il des afflictions plus grandes que celles qui accablent les familles royales d'Europe.

Le nombre des émigrés venus d'Angleterre aux Etats-Unis l'année dernière a été de 251,000 ; il avait été de 216,000 l'année précédente. Quelle source de progrès et d'avancement pour l'Amérique que cette grande expatriation d'hommes forts et courageux décidés à faire fortune par l'exploitation de toutes les branches d'industrie. On calcule qu'en fixant à \$60,00 la somme d'argent que chaque émigré emporte avec lui, l'émigration augmente de quinze millions de piastres, chaque année, le capital des Etats-Unis.

NOUVELLES D'EUROPE.

Londres, 8.—La session du parlement s'est ouverte aujourd'hui.

Paris, 8.—Henri Rochefort, rédacteur de la *Marseillaise*, a été arrêté à sa résidence dans la partie nord-ouest de la ville, de bonne heure ce matin.

On prévoit que des troubles éclateront.

2. A. M.—Les troubles à Belleville sont sérieux. On a commencé à barricader. Un détachement de troupes impériales est arrivé dans le voisinage vers 11 heures.

3. A. M.—Des barricades ont été élevées dans les rues du Faubourg du Temple, St. Meur, Grange, et autres rues, dans le voisinage de Belleville.

A 11 heures, de nouvelles troupes sont arrivées, mais on n'a pas encore fait usage d'armes à feu.

Les troupes des garnisons ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher.

Paris 8—8 A. M.—Les troubles à Belleville ont duré toute la nuit et se sont étendus vers le nord jusqu'à La Villette.

Les troupes n'ont pas encore en recours aux armes à feu, et la police a fait plusieurs arrestations.

1 heure P. M.—M. Rochefort a été arrêté comme il entrait à une assemblée politique sur la rue de Flandres. Il n'a pas fait de résistance ni d'appel à ses partisans.

Aussitôt que l'arrestation fut connue de l'assemblée, le déordre commença. Gustave Flourens, qui présidait, se leva, tira son épée, déchargea son revolver, et déclara que l'insurrection était commencée.

La foule, dirigée par Flourens, se mit à barricader les rues et à confisquer les omnibus et autres véhicules.

Le commissaire de police, qui accompagnait la garde chargée d'arrêter M. Rochefort, a été grièvement blessé.

La partie de la ville située entre la rue du Faubourg du Temple et les fortifications de La Villette, distance d'à peu près deux milles, était en possession des émeutiers.

A 11 heures, un détachement de police a voulu attaquer la barricade de la rue du Faubourg du Temple, mais il a été repoussé. Un des commissaires a été dangereusement blessé, et un homme de police a été tué.

Les insurgés ont pillé plusieurs arsenaux, et plusieurs hommes de police ont été blessés.

3 heures, ce matin, plus de 300 personnes avaient été mises sous garde dans les casernes.

On annonce que Gustave Flourens a été arrêté, mais cela n'est pas confirmé.

Dans le Corps Législatif, M. Keratry, libéral, a dit que le gouvernement avait provoqué les troubles en arrêtant Rochefort à une assemblée publique.

Un membre du gouvernement a expliqué que l'on n'avait pas arrêté Rochefort à la chambre pour éviter le scandale.

M. Ollivier a loué la conduite de la police.